

## LA MALÉDICTION DE LA VEUVE

Le Déroit des légendes,  
de Marie Caroline Watson Hamlin (traduction de Richard Ramsay), pp. 50-52.

— Il y a de ça des temps et des temps. Au cours d'une soirée semblable à celle-ci, Félix Robert et son épouse allèrent s'installer au moulin qu'il avait construit près de Pont Rouge, à Connor's Creek. Louis, le frère de Félix, les accompagnait. Il eût été difficile de trouver un plus grand contraste entre deux hommes. Petit de taille et les yeux rieurs, Félix avait des paroles affables pour tous. Il aimait jouer au ballon ou encore participer à des courses sur les glaces, entretenant ainsi ce goût insatiable du plaisir que les vieux habitants possédaient à un si haut degré. Quand à Louis, grand et maigrichon, le visage émacié et la peau jaunâtre, il était d'une nature calme et réservée. Rarement, s'adonnait-il aux plaisirs de l'heure. Où qu'il fût, sa présence jetait un froid. Les vieux disaient : « C'est un oiseau de mauvais augure. » Le moulin devint prospère. On y vivait en bonne harmonie. Mais Louis, morose, ne portait aucune attention aux enfants regroupés autour du foyer. Il n'avait d'affection, semblait-il, que pour ses deux vaches.

Félix fut gravement blessé par la chute d'un arbre. Avant de rendre l'âme, il fit promettre à Louis de voir aux besoins de son épouse et de ses enfants, et de mettre de côté pour eux la moitié des revenus du moulin. Une fois son frère disparu, Louis se renferma de plus en plus sur lui-même. D'instinct, les enfants s'en éloignaient. Leur babillage cessait dès l'instant où apparaissait l'ombre de leur oncle sur le pas de la porte. Louis en vint à glisser dans la plus profonde avarice, au point de mesurer la nourriture avec parcimonie. Chaque détail du ménage devint l'objet d'un examen scrupuleux. En vain, la veuve se plaignait-elle de la faim. Louis, inflexible, ne voulait rien entendre. Ne lui permettait même pas de s'éloigner hors de la portée de son regard, l'empêchait ainsi de raconter ses malheurs. Elle n'en avait d'ailleurs jamais l'occasion puisque ceux qui venaient au moulin par affaires ne s'éternisaient pas sur les lieux.

L'un après l'autre, on porta les enfants en terre. En vain, la veuve suppliait Louis de la nourrir et de la vêtir plus chaudement. Peu à peu, sa débilité laissait présager une fin prochaine. Un jour, elle réussit à tromper la vigilance de son rigoureux geôlier pour se rendre jusqu'au verger de poiriers – majestueux survivants de l'ère de Louis XIV. Fiers, même dans leur décadence, les arbres s'étaient refusés à perpétuer l'espèce dans leur terre d'accueil. Sitôt que Louis eut remarqué l'absence de sa belle-sœur, craignant qu'elle ne confiât aux voisins son comportement d'avaricieux, il s'empressa de la ramener au foyer. Il lui dit que son oisiveté ne pouvait plus la nourrir et qu'il l'avait eue assez longtemps à sa charge, et qu'elle devait maintenant travailler.

La pauvre leva les bras au ciel. « Malheur de malheur ! tu es mon sort ! s'écria-t-elle. Je prie chacun de ces douze poiriers qui portent le nom des Apôtres d'être les témoins de mes torts ! Que la propriété te glisse entre les doigts ! Que tes vaches se tarissent ! Que mes enfants et moi te hantions ! Tu as fraudé la veuve et l'orphelin ! Tu les as fait mourir de faim ! Tu as brisé une promesse solennelle ! Ce poirier sous lequel tu te tiens sera rejeté par ses compagnons et, tel Judas, il vivra en solitaire, et cela, à cause de la malédiction qu'une veuve aura jetée sur cette chose qui se réfugie sous leur feuillée. »

La veuve de Félix mourut peu après. Plus que jamais, les habitants indignés fuyaient la présence de Louis. La rumeur courut que de singuliers événements se produisaient au moulin. D'étranges bruits traversaient ses murs, tout particulièrement la nuit du dimanche. Un des habitants de la place, plus courageux et plus enclin à la curiosité que les autres, se colla l'œil aux fentes du moulin et y vit un grand nombre de chats noirs. « Tous dansaient comme des chrétiens ! avait-il raconté. Des mains de fantômes flottant dans les airs battaient la mesure. »

Confus, les gens branlaient la tête, jurant qu'il s'agissait là du Sabbat des chats, donnant à entendre qu'il y tramait des manigances avec le Malin. Les vaches se mirent à dépérir et moururent. Les habitants cessèrent de porter leur maïs au moulin où ils entendaient des plaintes pitoyables et voyaient des spectres de mains tendues en quête de nourriture.

Un beau matin, on retrouva le vieux poirier mystérieusement isolé de ses compagnons du versant nord. À son feuillage flétri et à ses rameaux courbés, on comprenait qu'une maladie inconnue le privait de sa fière et majestueuse beauté.

Louis fut témoin de la tragédie. Sa terre passa à des mains étrangères. Il quitta la région sans donner de nouvelles. Avec lui mourut la malédiction de la veuve.